

MUR 1771

Quarante-cinquième

LETTRE OUVERTE

aux Écrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1963

Mes chers Confrères,

Si j'étais le maître du Bois Sacré j'y suspendrais lampions et girandoles, car nous venons de vivre des jours fastes. Si les foules n'ont guère participé à notre joie la faute en est aux valets des diurnales, plus idoines à commenter les crimes de la rue ou ceux de la politique que les grâces de l'esprit.

Deux faits, majeurs à plus d'un titre, auraient dû requérir leur attention, que dis-je ? ils auraient dû les passionner. Ces machines à écrire s'en sont tirées, hélas, comme des potaches se débarrassent d'un pensum forcément ennuyeux.

Tout d'abord, notre Académie a fêté ses vingt-cinq ans. Vous comprenez ce possessif : elle est nôtre virtuellement, puisqu'elle étend sa protection sur tous les artisans de la plume, comme s'ils faisaient partie de la Compagnie elle-même. Que cette bonne vieille chose n'a que vingt-cinq ans surprendra le vulgaire ignare. En affectant de porter ses trois siècles, elle prouve ses hautes

facultés d'assimilation. La tâche n'était pas facile. La voisine du bout du Pont des Arts prend volontiers de grands airs. Cette fille de Richelieu n'a que dédain pour les imitations. Si encore elle s'en tenait là, mais elle est franchement médisante. Et de raconter, avec force sourires narquois, telles démarches s'inscrivant en courbettes des confrères belges en immortalité.

Saint François de Sales a dit : « Les crocodiles n'endommagent que ceux qui les craignent, ni certes la médisance, sinon ceux qui s'en mettent en peine ». A ce propos, je tiens à dénoncer un article paru récemment dans « Médecine de France » (N° 139, 1963). L'auteur, le docteur U. Thiry, parlant des derniers jours de Michel de Ghelderode, écrit : « Michel de Ghelderode vient d'être proposé comme candidat au prix Nobel. Jean Boon, de l'I.N.R. nous l'a appris lors de la cérémonie ostendaise. Les amis américains de Ghelderode le soutiennent. Mais les pauvres petits académiciens belges freinent tant et plus.

« Comme j'en parle au maître, il me signale qu'il y a trois ans sa candidature fut déjà mise en avant. Le comité suédois demanda, par écrit, des renseignements à notre Académie de langue et de littérature françaises. Les « immortels » belges répondirent en envoyant... la liste de leurs œuvres. Décontenancés, les Suédois couronnèrent un auteur finnois ».

Je ne connais pas ce docteur Thiry, mais comme d'après son texte, c'est un de nos compatriotes, son attitude est doublement condamnable. Ses allégations sont insultantes pour quelque quarante citoyens éminents, et incapables par définition de pareille bassesse. Si, pure hypothèse, des griefs semblaient justifiés, le conseil de Casanova aurait dû prévaloir : « Il faut laver son ligne sale en famille ».

Notre Académie, par bonheur, est au-dessus de ces attaques et poursuit sa tâche avec sérénité. Ne vient-elle pas de le prouver, et c'est le second fait heureux, en élisant comme membre étranger



la duchesse de La Rochefoucauld ? Si, à ce propos, les Français — toujours eux ! — se gaussent de nous, c'est pure envie. La duchesse, on le sait, préside un important jury littéraire. Elle y représente l'élément conservateur. Par ces temps de folie, c'est une solide référence. Elle n'a pas publié grand-chose. Dans cette ère de surproduction, cette discrétion est de bon goût. Au reste, on n'a jamais demandé à un académicien d'écrire. Il peut aussi bien souffler du vent. Le citoyen P.H. Spaak le prouve. Le duc de Coislin est un autre exemple de modestie littéraire. Son œuvre comporte un discours de douze lignes formant quatre phrases, dont voici la plus longue : « J'avoue, Messieurs, que la grâce dont vous m'avez gratifié dépasse mes forces ; mais je suis persuadé que comme votre bonté m'a servi de mérite pour l'obtenir, elle seule aussi me servira de langue pour l'en remercier elle-même ».

Il serait déplacé d'émettre un jugement sur les œuvres de la duchesse. Le précédent serait fâcheux et que d'ennuis en perspective ! Si la duchesse ne descend pas de l'illustre Frondeur, elle en porte le nom et c'est magnifique ! Je suis sûr qu'elle a sur sa table de travail, sertie d'un filet d'or, cette maxime du glorieux ancêtre : « Les grands noms abaissent, au lieu d'élever, ceux qui ne les savent pas soutenir ». Toutefois, ce qui l'emporte à mes yeux, ce n'est pas ce nom, c'est le titre.

L'orgueilleuse Académie française a son parti des ducs. Nous amorçons le parti des duchesses. C'est bien joué. A côté de l'aspect tactique, les rapports humains ne sont pas négligeables. Pouvoir saluer une duchesse, la traiter avec une déférente confraternité, quel rêve ! Surtout quand on est issu du clan qui les traitait jadis de dussèches. Ou qui parfois leur coupait la tête. Mais les Jacobins d'aujourd'hui, indéfectiblement fidèles à la couleur rouge, préfèrent le vin au sang, car, si la criminalité individuelle augmente, les mœurs collectives se sont adoucies. Nos mouvements populaires sont canalisés par une gendarmerie à l'outillage puissant et nos représentants du peuple ne sont plus comparables aux énergumènes



siégeant à la Convention. Sous la direction du souriant Achille Van Acker, modeste poète en ses bons moments, ils jouent leur rôle au Palais de la Nation, notre vrai Théâtre National, n'en déplaise à M. Jacques Huisman. Les luttes y sont strictement oratoires et souvent confidentielles, car nos représentants défendent plus volontiers les intérêts du peuple en d'autres lieux.

C'est dire que l'élection de la duchesse de La Rochefoucauld doit être saluée comme une victoire de l'esprit d'indépendance sur un climat grégaire. Elle atteste ces qualités sereines, et toutes détachées des contingences, que nous avons saluées maintes fois dans le comportement de nos académiciens. Ces sages se disent avec le poète :

« Qu'importe à ceux du firmament
qu'on soit mouche ou bien éléphant ».

Ils abandonnent à la Postérité le soin d'établir ces différenciations d'ordre zoologique, car ils savent que, sur cette Terre où les illusions et les réalités forment un amalgame indéchiffrable, il ne suffit pas d'être, il faut paraître. Le noble duc n'a-t-il pas dit : « Pour s'établir dans le monde on fait tout ce que l'on peut pour y paraître établi ».

Je pense à ce brave homme qui se croyait des affinités avec Napoléon parce que sa femme se prénomait Joséphine.

ROGER AVERMAETE.